Document généré le 24 avr. 2024 04:46

Séquences
La revue de cinéma

Gosford Park
Un double regard
Un week-end à Gosford Park, États-Unis 2001, 137 minutes

Francine Laurendeau

Numéro 218, mars–avril 2002

URI : https://id.erudit.org/iderudit/59140ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Laurendeau, F. (2002). Compte rendu de [Gosford Park : un double regard / *Un week-end à Gosford Park*, États-Unis 2001, 137 minutes]. *Séquences*, (218), 43–43.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

GOSFORD PARK
Un double regard

Un jour de pluie, dans la verdoyante campagne anglaise, *her ladyship* Constance quitte ses terres de Trentham, répondant à l'invitation de Sir William McCordle qui donne une chasse à courre dans son domaine de Gosford Park. Accompagnée de son chauffeur et de Mary, sa nouvelle bonne, la comtesse de Trentham va d'abord croiser sur son chemin une voiture conduite par Morris Weissman, producteur de Hollywood, seul Américain de cette réunion très *british*, qui est de passage en Angleterre pour préparer le film **Charlie Chan à Londres**. Weissman est accompagné de l'acteur et chanteur de charme Ivor Novello, star britannique du muet en passe de devenir star du parlant. Car nous sommes au début des années trente.

Tout ce beau monde, de même qu'une dizaine d'autres convives, va se retrouver à Gosford Park. Mais la caractéristique qui deviendra l'intérêt principal de cette histoire, c'est que chacun des convives est accompagné d'au moins un domestique. Car dans cette Angleterre cossue et aristocratique, on ne saurait se déplacer sans son chauffeur, son valet de pied, sa bonne. Pourquoi donc, peut-on se demander aujourd'hui ? Mais c'est qu'on a toujours une chemise à faire repasser, des chaussures à faire cirer. Et ce sont les domestiques qui coiffent, habillent les maîtres, préparent la collation de minuit, font et défont lits et valises. Un seul couple d'invités, subissant des revers de fortune, a dû se résoudre à venir sans serviteur, et c'est le comble de la misère. On a donc dû planifier aussi, à Gosford Park, l'hébergement de la valetaille. Jennings, le maître d'hôtel, et madame Wilson, la gouvernante, auront fort à faire en matière de logistique. Ainsi, par exemple, Mary devra partager la chambre d'Elsie, femme de chambre et maîtresse de Sir William, laquelle lui racontera les us et coutumes de la maison.

Que survienne un meurtre au cours du week-end ne fera pas pour autant de ce film un *murder story* classique. La victime, au fond, méritait bien son sort et même si la caméra, s'attardant sur des bouteilles marquées POISON et sur un alignement de couteaux, annonce un crime, cette histoire n'aura rien d'un suspense. L'incident agira plutôt à titre de révélateur. Car **Gosford Park** lève un voile sur les mœurs de la classe dominante où des patrons d'usine s'arrogeaient un droit de cuissage sur leurs ouvrières, se débarrassant par la suite des conséquences sans se soucier des drames ainsi provoqués. C'est ainsi qu'on obligeait des jeunes filles enceintes à abandonner leur enfant, leur faisant croire qu'il serait adopté alors qu'on le condamnait à l'orphelinat.

Sous des apparences classiques, le scénario est ingénieusement construit, porté par une mise en scène intelligente et de superbes comédiens. On a reproché à Robert Altman de ne pas avoir saisi la quintessence de la mentalité britannique parce qu'il est un cinéaste américain. Allons donc ! Un point de vue autre peut au contraire être davantage clairvoyant. Souvenons-nous de **Sense and Sensibility**, où Ang Lee, cinéaste taiwanais adaptant Jane Austen, dépeignait admirablement l'Angleterre victorienne. D'ailleurs,

Les derniers soubresauts d'une époque révolue

Robert Altman dépasse ici l'exercice de la reconstitution historique. Encore que celle-ci soit minutieusement documentée et par moments fort réjouissante. Il faut voir le ballet des serviteurs disposant les couverts pour le repas du soir, suivis du maître d'hôtel qui vient mesurer, au millimètre près, si tout est placé selon les lois rigoureuses de l'étiquette. La partie de chasse n'est pas non plus le clou du week-end, elle en serait plutôt le prétexte.

La force de **Gosford Park** repose sur le jugement que la classe dominée porte sur la classe dominante. C'est par les yeux de Mary que nous entrons dans le film. C'est elle qui reconnaît Ivor Novello dans l'autre voiture alors que sa maîtresse, qui méprise très certainement le cinéma, n'en a jamais entendu parler. C'est par Mary que nous allons nous enfoncer, loin des salons dorés, dans cette partie du manoir où on a logé les serviteurs. C'est elle qui va pénétrer les lourds secrets et les rancunes tenaces qui ont provoqué le meurtre de Sir William. Et c'est ce double regard — regard des domestiques sur leurs maîtres et regard d'un cinéaste finement observateur sur une société anglaise révolue — qui donne au film sa pertinence et son originalité.

Francine Laurendeau

Un week-end à Gosford Park

États-Unis 2001, 137 minutes — **Réal.** : Robert Altman — **Scén.** : Julian Fellowes — **Photo** : Andrew Dunn — **Mont.** : Tim Squyres — **Mus.** : Patrick Doyle — **Son** : Nigel Mills — **Cost.** : Jenny Beavan — **Décor** : Stephen Altman, Sarah Haulden, Anna Pinnock — **Int.** : Michael Gambon (Sir William McCordle), Kristin Scott Thomas (Lady Sylvia McCordle), Maggie Smith (Constance, la comtesse de Trentham), Jeremy Northam (Ivor Novello), Bob Balaban (Morris Weissman), Alan Bates (Jennings), Helen Mirren (madame Wilson), Emily Watson (Elsie), Kelly Macdonald (Mary), Clive Owen (Robert Parks) — **Prod.** : Robert Altman, David Levy — **Dist.** : Alliance Atlantis Vivafilm.